

# Le Petit Journal



Abonnements Lyon et Rhône  
TROIS MOIS..... 5 FR.  
SIX MOIS..... 9 FR.  
UN AN..... 18 FR.

LYONNAIS

UN NUMÉRO : CINQ CENTIMES

Abonnements Départements  
TROIS MOIS..... 6 FR.  
SIX MOIS..... 12 FR.  
UN AN..... 24 FR.

Samedi 27 Mai 1871

Bureaux : rue Confort, 14, à Lyon

## LES ÉVÉNEMENTS DE PARIS

Un cri d'horreur s'est élevé de toutes les poitrines françaises, à la nouvelle des incendies allumés dans Paris.

Chacun de nous a senti que la France touchait à la profondeur de l'abîme.

Paris brûlé, détruit, anéanti par des Français, ce n'est plus de la politique d'action, ce n'est plus même de la guerre civile, c'est de la sauvagerie.

Et que l'on ne dise pas que c'est un acte de désespoir... Le désespoir est spontané, il ne fait pas provision de pétrole.

Ce que les auteurs de ces crimes de lèse-humanité ont voulu; ce qu'ils préparaient depuis le 4 septembre, les tentatives du 31 octobre 1870 et du 22 janvier 1871, le faisaient déjà pressentir : ce dont ils ont commencé la réalisation dès le lendemain du 18 mars; c'est la ruine de la France.

Les franchises communales ont été le prétexte du mouvement; ce fut l'appât à l'aide duquel Paris, le Paris honnête et patriote, fut maintenu calme.

Mais le coup de main ayant réussi, les agitateurs s'étant installés à l'Hôtel-de-Ville, la garde nationale fédérée étant en possession de tous les postes, la Commune de Paris a jeté son masque d'hypocrisie politique, et elle est devenue la dictature de sang et de pillage que l'on sait.

Les Prussiens n'avaient osé détruire Paris; ils l'ont d'abord fait déshonorer; ils le font brûler maintenant.

Car ce sont eux qui ont poussé les incendiaires; ce sont eux qui tenaient les fils dirigeants de ces dictateurs venus on ne sait d'où, ayant pour commander leurs troupes, généraux et officiers, tous les fruits secs de la démagogie des deux mondes.

Il nous est impossible de trouver un autre explication à cette folie furieuse.

Les Prussiens font bon garde dit-on, et enserrer Paris au point de ne laisser entrer ni sortir personne.

C'est bien ce qui nous inquiète.

Les Prussiens, depuis le 18 mars,

ont joué double et triple jeu, encourageant les Bonaparte, qu'ils ont fait intervenir au dernier moment, pour obliger le gouvernement à signer le traité de Francfort; reconnaissant officiellement la Commune comme pouvoir de fait à Paris; caressant ou gourmandant Versailles.

Mais toujours et toujours ils profitaient de nos désastres, et rendaient notre situation plus désespérée.

Paris détruit, ou à peu près, les dépêches qui vont suivre le font craindre, qui nous dit que ceux des chefs suspects à juste titre d'être des agents prussiens, n'auront pas disparu?

Et qui nous assure que nous n'aurons pas à compter avec ces mêmes Prussiens qui font si bonne garde autour de Paris?

Car enfin, de par le traité de Francfort, ils sont juges appréciateurs du retour de l'ordre!

On connaît maintenant, on peut apprécier les hommes, qui, par leurs menées anti-nationales, par leurs agissements ténébreux, ont fait oublier que les Prussiens foulaient le sol de la patrie, et qu'il fallait avant tout payer la rançon de la France!...

## L'ARMÉE DANS PARIS

### CIRCULAIRES DE VERSAILLES

Versailles, 25 mai, 7 h. 25, matin.

Le chef du pouvoir exécutif à toutes les autorités civiles et militaires

(Circulaire à afficher dans toutes les communes)  
Nous sommes maîtres de Paris, sauf une très-petite partie, qui sera occupée ce matin.

Les Tuileries sont en cendres; le Louvre est sauvé.

La partie du ministère des finances qui longe la rue de Rivoli a été incendiée le palais du quai d'Orsay, dans lequel siégeaient le Conseil d'Etat et la Cour des comptes a été incendié également.

Tel est l'état dans lequel Paris nous est livré par les scélérats qui l'opprimaient et le déshonoraient.

Ils nous ont laissé 12,000 prisonniers, et nous en aurons certainement 18 à 20,000.

Le sol de Paris est jonché de leurs cadavres.

Ce spectacle affreux servira de le-

çon, il faut l'espérer, aux insensés qui osaient se déclarer partisans de la Commune.

La justice, du reste, satisfera bientôt la conscience humaine indignée des actes monstrueux dont la France et le monde viennent d'être témoins.

L'armée a été admirable; nous sommes heureux, dans notre malheur, de pouvoir annoncer que, grâce à la sagesse de nos généraux, elle a essuyé très-peu de pertes.

A. THIERS

Versailles, 25 mai, 10 h. 10 matin.

### Le ministre de l'intérieur aux préfets

Rassurez les populations.

L'insurrection est vaincue, elle ne tient plus que dans quelques derniers retranchements où elle est cernée.

La population, indignée, acclame l'armée, qui l'a délivrée des oppresseurs et des incendiaires.

Le Louvre est sauvé, ainsi que la Banque et la Bibliothèque nationale, menacées par les flammes des Tuileries.

Des pompiers sont accourus des départements voisins au premier appel et donnent leur concours le plus dévoué.

E. PICARD.

## AUTRES DÉPÊCHES

Versailles, 24 mai, 3 h., soir.

Les nouvelles de Paris annoncent qu'une grande explosion a été entendue vers deux heures. Probablement que quelque monument de Paris a sauté.

Les Tuileries sont entièrement brûlées. On a pu préserver les galeries du Louvre.

Versailles, 24 mai, 11 h. du soir.

On mande de Paris, 5 heures du soir :

On se battait encore vers la gare du Nord, à l'Hôtel-de-Ville et dans d'autres endroits.

L'explosion entendue jusqu'à Versailles provenait du palais du Luxembourg que les insurgés ont fait partiellement sauter.

Le Palais-Royal brûle.

On croit qu'un tiers du Louvre seulement sera sauvé.

Le maréchal Mac-Mahon a transporté son état-major à la place Vendôme. Les troupes continuent active-

ment leurs opérations et sont pleines d'ardeur.

On pense que l'insurrection sera complètement domptée demain.

On aperçoit un incendie dans la Cité. On ignore si c'est le Palais-de-Justice qui brûle ou une caserne.

Une épaisse fumée couvre Paris; une pluie de cendres tombe constamment.

Versailles, 25 mai, 10 h., matin.

Nous avons pris cette nuit l'Hôtel-de-Ville.

Nos troupes ont occupé le fort Montrouge.

Les opérations militaires sont activement et énergiquement poursuivies par les corps qui opèrent dans Paris.

On a l'espoir que nous serons maîtres de tout Paris dans la soirée.

L'armée est admirable d'énergie; elle a essuyé très-peu de pertes.

On assure que le général Vinoy sera nommé gouverneur de Paris.

Les journaux disent que MM. Delescluse, Cluseret, Félix Pyat, Ravier ont été faits prisonniers.

Nous n'avons pas encore la confirmation officielle de ces arrestations.

Les dégâts à Paris, dans divers quartiers, sont considérables. Beaucoup de maisons sont sérieusement endommagées ou brûlées.

On n'espère guère sauver que la colonnade du Louvre.

Les sapeurs-pompiers de province ont été mandés par dépêches télégraphiques, de tous côtés, à Paris.

Jusqu'à maintenant, nous avons 12,000 prisonniers; le nombre atteindra prochainement 20,000.

Beaucoup d'insurgés ont été tués.

## Communication à l'Assemblée.

Versailles, 24 mai, 7 h. 25, soir.

M. Thiers dit :

« Je ne viens pas chercher à vous consoler; je suis inconsolable moi-même du malheur qui frappe le pays. Avant tout, laissez-moi dire que l'insurrection est vaincue; le drapeau tricolore flotte sur la plus grande partie de Paris.

« Cet acte odieux de vandalisme est un acte de désespoir.

## Feuilleton du PETIT JOURNAL

### HENRIETTE

Histoire d'une Faute

XXII

— Un voyage serait dangereux, répond le médecin d'un air inquiet. Ce pendant il reste si peu d'espoir. D'un moment à l'autre...

— Ah! s'écrie Yambo, il n'y a que sa mère qui puisse la sauver. Partons!

Zug a voulu se lever. Il retombe.

— Ah! je ne peux plus! je ne peux plus!... pauvre Zug!... et l'on disait ton dévouement à toute épreuve!...

Le vieillard se résigne enfin à rester. On arrive à la gare. Une demi-heure à attendre.

Cependant le cloche vient de sonner,

Zug paraît tout-à-coup chancelant sur ses vieilles jambes :

— Elles ne voulaient pas me porter, mais je les ai vaincues! Comment va la petite?

Dans un compartiment réservé de l'express, trois voyageurs.

Dans un coin, Fritz Kulm, qui cédant à la fatigue, commence à fermer les yeux.

Dans l'autre, Yambo et Zug, celui-ci agenouillé, celui-là penché tout près des coussins, des couvertures, au milieu desquels Emmeline est endormie.

Attentifs à la moindre plainte, au moindre frémissement de la petite malade, comme suspendus à ses lèvres, ils se retournent souvent vers la locomotive emportant le train à travers l'espace, ils la trouvent trop lente, leurs yeux semblent lui crier :

— Plus vite donc!... plus vite encore!

Si Vivonne et sa femme sont retournés à Altorf, c'est que le comte

d'Hospenthal leur a fait écrire qu'il venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, qu'on tremblait pour ses jours.

Mais, quand ils arrivent, le vieillard leur rit au nez.

— Eh! eh! je voulais vous voir, voilà tout. Pas autre chose. Je m'ennuie tout seul, moi. Mais pourquoi donc ne pas m'avoir amené ma petite fille?

Sigismond ne sait rien. Henriette lui répond encore :

— Elle va bien. Nous sommes partis trop brusquement. Vous la reverrez bientôt, mon père... bientôt.

Puis, tout bas, les yeux au ciel :

— Oh! mon Dieu! faites que ce soit la vérité!

Le lendemain matin, elle entrait tout effarée, tout épouvantée, dans la chambre de Vivonne :

— Qu'y a-t-il donc, Henriette?

— Une lettre!

— De lui?

— Oui.

— Montrez-là.

— Je l'ai brûlée.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle contenait des injures...

— Contre vous!... dit Vivonne en s'emportant déjà.

— Non.

— Contre moi?

— Oui.

Vivonne se contenta de sourire.

— Oh! mais vous ne savez pas...

reprit Henriette. Il prétend vous contraindre à quitter le pays. Une provocation...

— Ne vous souvient-il plus que je vous ai promis de ne pas y répondre?

— Oui, oui, je me souviens; mais il y a des insultes...

— Croix-Dieu!...

— Ah! vous voyez bien que vous vous battez!...

Vivonne se calma, répondit froidement :

— Je tiendrai ma promesse. Ne m'avez-vous pas donné l'autre jour un exemple de dignité, de force d'âme?...

A mon tour!

« Nous étions arrivés hier au soir à l'Opéra et à Montmartre; nous enveloppons la place Vendôme, les Tuileries et le Louvre. »

« Sur la rive gauche, le général Cissey a occupé la plupart des points. »

« Les généraux ne voulaient pas opérer de nuit dans une ville comme Paris; des motifs de stratégie l'empêchaient aussi. »

« D'ailleurs, personne ne pouvait empêcher ces scélérats de réaliser les projets qu'ils avaient conçus. Les flammes s'élevaient sur le ministère des finances, le Conseil d'Etat et la Cour des comptes. Rien n'était possible alors. Leurs retranchements étaient hérissés de canons. Le pétrole activait les flammes inextinguibles. »

« Ce matin, les généraux firent tout leur possible; mais, quand ils prirent la place Vendôme, les Tuileries n'étaient plus qu'un monceau de cendres. (Cri d'horreur général.) »

M. Thiers ajoute :

« Nous avons fait une coupure pour sauver le Louvre, et nous avons toute raison d'espérer qu'il est sauvé. Malheureusement, l'Hôtel-de-Ville est en flammes. (Nouveau mouvement d'horreur.) »

« Nous serons maîtres de Paris dans la soirée, demain au plus tard. C'est la conviction de nos généraux. Nous avons la victoire, mais nous n'étions pas maîtres de la main de ces scélérats, qui employèrent le pétrole et lancèrent des bombes à pétrole contre nos soldats, dont plusieurs ont été brûlés. »

« Nous devons conserver notre sang-froid et ensuite l'union, laquelle est absolument indispensable. »

M. Thiers, parlant de cette victoire, qui mérite l'admiration de l'Europe, dit que l'Europe nous en donne un témoignage :

« Ayez le calme, ajoute-t-il, autrement vous affaibliriez également l'armée et le pouvoir. Après de pareils résultats obtenus, on ne devrait pas être si prompts à se délier de ce que nous ferons. » (Vive approbation.)

M. Thiers ajoute qu'il faudra punir également, mais implacablement. Devant de pareils scélérats, la conscience publique doit être implacable. Nous punirons avec les lois. (Applaudissements.)

M. Thiers propose de remettre à la Chambre le droit de grâce.

« Vous vous associez ainsi à notre responsabilité, si vous ne voulez pas la partager, je la prendrai seul, s'il le faut. Après que les opérations militaires seront terminées, la justice fera son œuvre. »

M. Thiers dit que les gardes nationaux amis de l'ordre avaient fait battre le rappel.

Le gouvernement a ordonné de

cesser, afin de réduire à néant toutes les fausses interprétations. (Applaudissements.)

M. Thiers dit qu'il est inexact que M. Ferry ait été nommé préfet de la Seine. Il fait l'éloge de M. Ferry, qui avait accepté par dévouement, jusqu'à nouvel ordre, les fonctions de préfet de la Seine, que beaucoup avaient refusées.

Le gouvernement présentera demain une proposition pour désarmer la population de Paris; il nommera, conformément à la loi, les maires de Paris.

M. Thiers ajoute qu'après une pareille défaite l'insurrection est incapable de se relever jamais. Il engage la Chambre à être patiente et à l'aider ainsi à triompher des difficultés de la situation.

« Laissez-nous, dit-il, le calme dont nous avons besoin pour agir. » (Applaudissements.)

La séance est levée.

## LA JOURNÉE DU 23 MAI

### L'Action générale.

Ainsi que nous l'avons annoncé tous les corps d'armée de Versailles avaient pénétré dans la capitale et leurs têtes de colonne n'ont pas cessé un seul instant d'avancer. A l'appui de notre assertion, il nous suffira d'indiquer les emplacements des grands quartiers généraux pendant la nuit de lundi à mardi.

Le général Cissey, 2<sup>e</sup> corps, était à l'École-Militaire; le général Vinoy, armée de réserve, aux Invalides; le général Douai, 3<sup>e</sup> corps, avenue de Montaigne, dans l'ancienne maison du prince Napoléon; le général Clinchant, 4<sup>e</sup> corps, au nouvel Opéra; le général Ladmirault, 1<sup>er</sup> corps, boulevard d'Ankermann.

Ce matin, le 1<sup>er</sup> corps, formant l'aile gauche, a enlevé les gares du Nord et de Strasbourg, tandis que le général Clinchant, s'étendant par la gauche, gagnait le carrefour de Clichy, s'engageait par les avenues de Clichy et de Saint-Ouen, de façon à encercler de ce côté la butte Montmartre.

Le corps Douai marchait au centre de l'armée, gagnait le Château-d'Eau pour prendre la butte à revers.

Pendant l'exécution de ces mouvements, l'artillerie de siège du château de Becon et les pièces de campagne placées entre Levallois et Clichy-la-Garenne n'ont pas cessé un instant de couvrir Montmartre de leurs feux.

Vers dix heures, l'artillerie arrêta son feu et les trois corps d'armée, attaquant la butte sur plusieurs points, l'enlevèrent avec une grande vigueur. Entre une heure et deux, nos troupes étaient maîtresses de cette formidable position.

Nous étions arrêtés à la place de la Concorde, devant la barricade de la rue Royale, celle de la rue Saint-Florentin, les terrasses des Tuileries et la barricade du quai du Louvre. Dans la partie supérieure, le général de Cissey trouvait à la hauteur de la rue de Rennes une énorme barricade armée de six pièces, qu'il lui fallait enlever avec beaucoup d'effort. Cette position, abor-

dée de front, lui donnait Saint-Sulpice.

Montmartre, armée de pièces de marine, arrêtait tous nos mouvements et semblait devoir être le Mont-Valentin de l'insurrection aux abois, avec le quartier de Belleville et les Buttes-Chaumont. On avait résolu de l'attaquer, et l'action était engagée au petit jour.

Nous ne pouvons expliquer le mouvement que si on veut bien le suivre sur une carte, à moins que, en Parisien consommé, on connaisse parfaitement les lieux que nous allons désigner.

La possession de la Muette et notre marche le long du rempart, par Saint-James-Neuilly, Levallois-Perret, les Batignolles, nous avait amenés jusqu'à la place de Clichy. C'est là que le combat, tout d'abord, fut le plus rude; l'artillerie, les barricades, les obstacles de toute nature rendaient la résistance extrêmement énergique. Mais avec le palais de l'Industrie pour base d'opération, d'autres colonnes arrivaient au parc Monceaux, s'engageaient dans les terrains vagues de l'avenue de Wagram, venaient donner la main aux troupes de Clichy, gagnaient le cimetière Montmartre, tournaient la Butte entre les bastions et la hauteur, et arrivaient à Clignancourt.

Le corps de Ladmirault tenait les villages à l'extérieur du rempart, en fermant les portes, entrant dans Saint-Ouen, neutralisant les feux de la Butte, qui ne pouvaient pas être assez puissants pour atteindre nos troupes, et complétaient l'investissement de manière à faire prisonnière toute la garnison des hauteurs, ou à la forcer de se rejeter dans l'intérieur de Paris par les rues qui descendent sur Notre-Dame-de-Lorette, Rochechouart et autres.

Nous avons dit que le pivot était le palais de l'Industrie et que de là on se reliait au parc de Monceaux; un léger mouvement sur la droite nous a donné la place de la Madeleine, sans que toutefois nous ayons la rue Royale, à l'heure où nous écrivons.

Ce matin, notre droite marchera, et les troupes qui occupaient hier le Champ-de-Mars, reliées à celles du général de Cissey, continueront leur mouvement. On arme la terrasse du Corps législatif. Elle va prendre en enfilade la terrasse du jardin des Tuileries.

Une canonnière, embossée sous le pont Royal, a tiré tout le jour sur le quai de Biffy et le Trocadéro; des quantités énormes de sacs à terre trouvés dans le Corps législatif faciliteront l'établissement de la défense sur ce point.

Le général Bruat, qui a pris à Grenelle la chapeau-canonnière *La Commune*, s'est empressé de la réarmer, de nommer un officier de marine pour la commander et ce matin elle va entrer en ligne.

A cinq heures, les forts de Bicêtre, Montrouge et les Hautes-Bruyères tiraient à outrance sur tout le sud.

Nous supposons que le général du Barail faisait un mouvement ou poussait une reconnaissance; quelque dépêche viendra nous donner l'explication de la forte canonnade entendue sur ce point à cette heure-là.

L'armée de réserve et le corps de Cissey entendent successivement toutes les positions de la rive gauche, et, au moment où nous écrivons, il est certain que l'insurrection est renfermée dans le quadrilatère compris entre les Tuileries, à l'ouest; la Seine et le Louvre, au sud; la Préfecture de police et

l'Hôtel-de-Ville, à l'est; les boulevards intérieurs, au nord.

Les moyens de destruction mis à la disposition des différents corps d'armée par le général Prinseau, commandant l'artillerie de l'armée de Versailles, ne laissent aux communaux d'autre alternative qu'une reddition à merci ou une destruction inévitable. Les petits mortiers de 15 centimètres, dits à la Colhorn, et les anciens obusiers lisses de 15 et de 16 centimètres acheveront, par leurs feux courbes ou verticaux, l'écrasement du dernier refuge des bandes de M. Descluze.

Nous avons à regretter la mort du colonel Piquemalle, chef d'état-major du général Vergé; il a été tué dans un jardin de la rue Boissy-d'Anglas, au moment où il donnait des ordres pour un achèvement dans l'intérieur des maisons, afin de tourner la barricade de la place Royale. Le coup est parti d'une fenêtre dont les volets étaient fermés; la mort a été instantanée.

Nous devons dire que, malgré l'étendue énorme du champ de bataille, les pertes ne nous paraissent pas considérables, surtout pour une guerre de rues. Cette circonstance est due au parti pris de faire une guerre purement stratégique au lieu d'aborder de front les obstacles.

## PRISE DE MONTMARTRE

Une partie des troupes du général Clinchant, répandues dans le huitième arrondissement, avaient passé la nuit dans le parc Monceaux, qui fut transformé en un vaste camp où s'entassèrent les régiments, les canons et les fourgons d'artillerie.

Quoique le canon de Montmartre et celui des Tuileries n'ait cessé de tonner pendant toute la nuit pour répondre aux batteries de l'armée qui battaient en brèche les barricades de la place de la Concorde, aucun mouvement en avant ne fut exécuté avant la matinée.

Vers sept heures du matin, deux divisions du général Ladmirault, prenant à revers toutes les portes de Neuilly à St-Ouen, tournèrent Montmartre et l'attaquèrent par derrière, tandis que la division Duplessis montait par la rue d'Amsterdam, et que le reste des troupes du corps d'armée Clinchant, se dirigeaient par les boulevards extérieurs et les voies qui aboutissent à la place Blanche.

Des commencements de barricades ébauchés de Paris sur le boulevard des Batignolles, dans les rues qui y aboutissent, telle que la rue Beudant, la rue d'Arctet et la rue des Batignolles, ne purent arrêter longtemps nos soldats. Malgré une grêle de balles, telle qu'il n'est pas un arbre du boulevard qui n'ait été écorché et percé par les projectiles, à neuf heures et demie l'armée pénétra sur la place Clichy, abandonnée précipitamment par les fédérés.

Montmartre se mit alors à tirer sur la place que venait d'emporter nos troupes, et de nombreux obus éclatèrent sus des habitations voisines et y causèrent d'assez grands dégâts. La maison portant les numéros 79 et 81 en a reçu neuf, qui ont percé les murs en plusieurs endroits.

Des canons, placés au parc Monceaux, d'autres mis en batterie à Clichy, ouvraient

Henriette lui saisit la main.

— Ah! merci!

Un sourire d'une certaine amertume retroussa la lèvre de Vivonne. L'ombre d'un triste soupçon passa sur ses traits.

— Qu'avez-vous? demanda vivement Henriette.

Il s'était fait une loi de la franchise, il répondit :

— Est-ce pour moi, madame, ou pour M. Cavaglia que vous tremblez ainsi?

— C'est pour mon enfant, répliqua-t-elle. La plus terrible menace contenue dans la lettre est celle-ci : « Si je succombe, vous ne la reverrez jamais ! »

Vivonne, à son tour, lui tendit la main :

— Pardonnez une mauvaise pensée, madame. Quoi qu'il arrive, je ne me battrais pas avec lui.

Une vive reconnaissance brilla dans les yeux d'Henriette.

Puis, changeant soudain de visage,

prêtant l'oreille, avec une fiévreuse angoisse :

— Mais... mais c'est qu'il va venir... il vient!

On entendait des pas dans l'escalier.

Un domestique se présenta :

— M. le comte d'Hospenthal et M. Rodolphe Cavaglia demandent si monsieur le marquis veut bien les recevoir.

Mon père! venait de murmurer Henriette étonnée.

— Faites entrer, dit Vivonne.

Rodolphe parut, blême et sinistre, boutoné jusqu'au menton, très poli; mais dans cette politesse même, sachant déjà cacher une insulte pour Henriette et pour Vivonne, qui connaissait le secret de sa visite.

Quant au comte, il était à cent lieues de la vérité. Il dit :

Vivonne, permettez-moi d'expliquer ici ma présence. M. Cavaglia, que je ne connais que de nom, m'est venu trouver tout à l'heure. Il a dit-il, se plaignant de vous. Une réclamation: Par une réserve qui me sem-

ble honorable, il ne veut pas que des étrangers s'immiscent dans cet affaire. Une affaire d'honneur. Je suis jaloux du vôtre autant que du mien, Vivonne, et, je le gagerais d'avance, monsieur se trompe. Il sollicite mon arbitrage. Ai-je eu tort d'accepter?

— Nullement, répondit Vivonne. Je vous en remercie pour ma part.

Puis, à Cavaglia :

— Expliquez-vous, monsieur, parlez.

Rodolphe eut un regard vers Henriette, comme pour l'inviter à sortir.

Henriette, tout au contraire, se rapprocha de son mari. C'était répondre :

— Je reste.

— J'attends, monsieur, dit le comte d'Hospenthal.

Contraint d'obéir à cette sommation, Rodolphe commença en ces termes :

— Il m'est revenu, monsieur le marquis, que, tout dernièrement, à Thun, vous vous êtes permis sur mon

compte des propos que je ne puis tolérer.

Sigismond ne s'attendait pas à cette arrogance. Il en parut scandalisé.

Mais son gendre le calma du geste. Puis, se tournant vers Cavaglia, très-froidement :

— Quels propos, monsieur?

— Quels propos? répéta le comte avec une certaine hauteur.

— Monsieur le marquis, répliqua Rodolphe, aurait prétendu que, fâché, en Amérique, je ne me suis pas conduit comme doit le faire un honnête homme.

— Je ne me souviens pas, répondit Vivonne avec calme. Précisez.

— Précisez! répéta Sigismond avec un commencement d'impatience.

Rodolphe parut hésiter. Il cherchait.

— Vous m'avez accusé, précisa-t-il enfin, de voler au jeu.

Sigismond le toisa de haut en bas!

Charles DESLIS.

(La suite à demain.)



le feu pour riposter à cette canonnade. Les obus s'éparpillèrent un peu partout dans Montmartre. Le moulin Debray en reçut trois. La maison qui fait le coin de la rue Lepic et de la rue Gérardon fut incendiée. A dix heures, les canons fédérés se turent. Les soldats crurent avoir démonté les pièces; la vérité était que les insurgés, coupés de leurs magasins d'approvisionnements, n'avaient plus de munitions.

Quatre autres barricades avaient été élevées sur l'avenue de Clichy. Trois d'entre elles furent abandonnées par les fédérés, lorsqu'ils virent charger les soldats; la quatrième fut assez vivement défendue, et la prise en coûta six hommes à l'armée.

Le point où la résistance fut la plus vive fut sur la place Blanche. Un formidable ouvrage, composé de trois barricades, y avait été élevé. Deux barricades coupaient transversalement le boulevard; la troisième reliait les deux premières et faisait face à la rue Blanche. Les fédérés y tinrent pendant deux heures contre tous les efforts des soldats venus par la rue Blanche et la rue Fontaine.

A onze heures, quelques hommes courageux traversèrent le boulevard de Clichy, et, longeant les maisons, rampant sur le ventre, purent parvenir jusqu'à la barrière sans être aperçus. Se relevant tout d'un coup, ils déchargèrent à bout portant leurs armes sur les fédérés qui, épouvantés de cette brusque attaque, remontèrent à toutes jambes la rue Lepic, au haut de laquelle se dressait une seconde barricade.

A midi, toutes les premières barricades étaient enlevées jusqu'à la place Pigalle sur laquelle était faite d'incessantes décharges de mitrailleuses.

Les fédérés, refoulés de toutes parts, se massaient dans la partie de Montmartre qui forme le flanc sud de la colline; quand, tout à coup, sur la colline elle-même, au moulin de la Galette, apparurent les képis et les pantalons rouges de l'armée.

C'était la division Grenier du corps Ladmirault, qui, après avoir balayé les quelques fédérés restés dans Clichy et Saint-Ouen, et pris 105 canons dans sa marche, était montée par la rue du Ruisseau et la rue Gérardon, sans rencontrer de résistance, et venait de pénétrer sur le plateau qu'elle trouva complètement évacué.

Le découragement s'empara dès lors des fédérés, ils ne songèrent plus qu'à fuir par les rues qui restaient ouvertes du côté de la Chapelle. Ce fut un sauve-qui-peut effroyable. Les rues furent en un instant jonchées de sacs, de ceinturons, de fusils, de cartouches répandues ça et là, de vestes et même de pantalons. Eperdus, les gardes nationaux se dépouillaient de leur uniforme, afin d'échapper à la colère des soldats qui s'approchaient.

La plupart des fusils laissés sur le champ de bataille ont été brisés. C'est par centaines qu'on les eût comptés sur les pavés, où les soldats les empièrèrent après la bataille.

Le plateau de la rue des Rosiers, qui avait primitivement servi de parc d'artillerie à l'insurrection, n'a pas été défendu. La panique a été générale et ce n'est qu'à la Chapelle qu'ils s'arrêtèrent et prirent pied derrière la barricade du boulevard Ornano.

A une heure, le 14e et le 17e de ligne occupaient la place de la Mairie. Après quelques coups de fusil tirés par des fuyards, la place Pigalle était envahie en même temps, et les soldats s'abritèrent contre la barricade élevée en face de la rue Houdon.

A cinq heures du soir, la lutte durait encore sur le boulevard Rochechouart. Les obus du boulevard Ornano venaient tomber jusqu'à près de la rue des Martyrs.

Des perquisitions sont faites dans toutes les maisons, à mesure que les rues sont occupées. Les hommes trouvés les armes à la main sont immédiatement faits prisonniers et menés sous bonne escorte aux remparts, d'où les gendarmes les emmènent à Versailles.

Deux heures après la prise du moulin de la Galette, deux coups de feu tirés sur des soldats amenèrent, chez un armurier de la rue de Norvins, la découverte de sept fédérés, qui furent immédiatement fusillés. Les moulins de la Galette ont été pavés de drapeaux tricolores.

### Dans le faubourg Saint-Honoré

Au milieu des faits généraux, nous pouvons préciser et nous signalons le fait particulier de la prise de la mairie du 8e arrondissement.

Le commandant Lecère, du 8e de marche, en a cerné tous les abords, et, pour pénétrer dans la place, il a fait effondrer les murs du n° 16, rue d'Aguesseau, et d'une maison rue du faubourg Saint-Ho-

noré, de la rue de l'Épave, dans la cour de la mairie.

Les insurgés qui occupaient le bâtiment municipal se voyant ainsi surpris, se sont rendus sans pouvoir tirer un coup de fusil.

Dès aujourd'hui, M. Ferry, maire de Paris provisoirement, est venu s'assurer la possession de la mairie et installer M. De Normandie, premier adjoint au 18 mars, qui l'accompagnait, et qui demeure chargé de pourvoir aux premières exigences du service. Leur entrée s'est faite par la même voie que s'étaient tracée nos soldats.

### L'ACCUEIL DES PARISIENS

Dès que Montmartre fut occupé, dès qu'on n'entendit plus de coups de feu dans les rues, la population anxieuse se répandit dans les rues et leur donna une animation qu'elles n'avaient pas eue depuis longtemps.

Partout, à Montmartre même, les soldats sont accueillis avec joie : — Il y a bien longtemps que nous vous attendions, leur répète la foule qui se groupe autour d'eux.

En maints endroits, on les fait entrer dans les maisons, et les habitants, heureux de voir enfin la paix revenir, leur versent à boire et leur donnent à manger.

A Auteuil, à Passy, dans le quartier de l'Étoile, nous avons vu nombre de maisons pavées du drapeau national.

Des groupes se forment devant les dernières affiches apposées par la Commune et les arrachent avec indignation. Des habitants lavent les murailles où s'étaient ces infamies. On cherche à faire disparaître jusqu'aux traces de ce régime de violences qui a désolé Paris.

La garde nationale de Passy et d'Auteuil, fidèle au drapeau de la France, a secondé les soldats. Le signe de ralliement était un brassard tricolore.

L'état-major du seizième arrondissement a repris possession de la Muette. Le général Henrion y est arrivé ce matin. Les 34e, 47e et 72e bataillons y sont de garde.

L'Arc-de-Triomphe a quelque peu souffert encore depuis l'armistice de Neuilly. Un obus a broyé la tête du vieillard qui embrasse les genoux du guerrier, dans le groupe de la guerre. Les draperies sont cassées en plusieurs endroits dans le bas-relief.

Tous les officiers que l'on rencontre ont un plan de Paris pour se guider dans les rues.

### LES BARRICADES

Le moment est venu, je crois, de vous parler des fameuses barricades. Elles ont visiblement été faites pour l'apparence plus que pour tout autre chose. A part la barricade de l'Étoile, je n'ai rien vu de sérieux dans ces quartiers. Un certain art, un désir de faire joli, avaient présidé à ces travaux.

J'ai vu des barricades de 4 mètres de haut, faites de pavés superposés sur un seul rang. Un enfant n'aurait pas pu s'y appuyer sans les renverser, et nos chasseurs à cheval en franchissaient le fossé au galop de leurs chevaux.

Aussitôt une barricade prise, on y plaçait un canon tourné vers le centre de Paris.

Pendant que les quartiers extrêmes de la rive droite étaient occupés et que sur la place de la Concorde les fédérés, occupés par la fusillade d'un régiment habilement présenté, se disposaient à résister aux soldats de l'Arc-de-Triomphe, une colonne teignait la caserne de la Pépinière, la gare Saint-Lazare, après avoir traversé l'avenue Friedland et le boulevard Hugo.

A midi, elle occupait le Grand-Hôtel, comme elle l'a été pendant deux mois.

Un commandant arriva après avoir enlevé, à la pointe d'une barricade à l'angle de la rue de Saint-Augustin, aperçut la colonne; il salua de l'épée et dit : « Portez armes ! »

On se battait toujours au mini-marine, mais il était facile de voir que la position était tournée.

Au Carrousel, les fédérés échangeaient des coups de canon avec la colonne qui, invalides, avait gagné pas à pas la rue Jacob, et qui débouchait sur le quai, tournant le ministère des affaires étrangères et le palais Bourbon.

Hier, à trois heures, les buttes Montmartre tiraient à plein fouet dans la direc-

tion du Tracadero et de Passy, mais les soldats abrités dans les rues Bassa, Guillon, Boissière, Sclaffer, Decamps, Geuze, souffraient très peu.

Sur la rive gauche, on entendait une très vive fusillade dans les rues de l'Université et de Bourgogne. Aux Champs-Élysées, à six heures du soir, nos tirailleurs, postés dans le jardin Frontin et au pied du pavillon Ledoyen, faisaient le coup de feu avec les fédérés abrités derrière les talus des terrasses du bord de l'eau.

Des mitrailleuses craquaient d'instant en instant à l'angle de la rue Saint-Frorentin.

### LES INCENDIES

Nous n'avons, par les journaux de Versailles, aucun détail sur les incendies allumés dans Paris.

Les journaux se bornent à dire que l'on voit s'élever de divers points de la capitale d'immenses colonnes de fumées, mais sans pouvoir préciser quels monuments étaient en feu.

Une personne, qui est arrivée hier des environs de Paris, nous fait un tableau lamentable de la grande agglomération parisienne vue des hauteurs qui l'entourent.

On voyait monter dans les airs de douze à quinze colonnes de fumée.

Pendant la nuit, l'horizon était rougeâtre; par instants, une explosion se produisait, et des nuages de feu se répandaient de tous côtés en myriades d'étincelles.

Sur un sujet aussi délicat et aussi lamentable, nous ne voulons donner que des renseignements authentiques. Nous nous bornerons donc à publier les dépêches. Nous ne dirons pas avec quel sentiment nous mentionnons ces faits horribles.

Paris en feu ! Paris incendié !

Oh ! les misérables, les misérables ! Nous avons pleuré de rage et de honte, et nous ne sommes pas les seuls.

Les Lyonnais, autant par patriotisme que par intérêt, ont été atterrés par ces nouvelles foudroyantes. Paris détruit, Lyon perdrait un de ses principaux débouchés.

Les dépêches officielles nous apprennent que l'armée est maîtresse de la situation, et que l'insurrection n'a plus qu'un très-petit centre de résistance.

Dieu veuille qu'en même temps les fédérés soient obligés à mettre bas les armes et que les désastres soient arrêtés.

### DERNIÈRES NOUVELLES

A cinq heures, le citoyen Billioray, membre du Comité central et de la Commune, a été tué dans une des rues de Paris.

On prétend que Napoléon Gaillard père, ancien chef des barricadiers, figurerait parmi les prisonniers amenés à Versailles.

Parmi les insurgés blessés, trouvés à l'ambulance du Palais de l'Industrie, on cite trois notabilités communales : Okolowitz, Durassier et Maljournal.

Il paraît se confirmer que Delesclapart retiré à Montmartre, et que c'est lui qui dirigeait, sur ce point, la résistance des insurgés.

On ne sait ce qu'il est.

Le corps du général (mort à la bataille de la Trinité), installé dans la mairie de la Trinité, s'avance vers le boulevard de la Chapelle.

seurs insurgés qui avaient le brassard tricolore.

Au Château de la Muette, où se trouvait le quartier général de Dombrowski, on a saisi tous les papiers de ce Polonais. Quelques officiers s'amusaient à les parcourir.

Ce matin, à dix heures, le secrétaire et le chef d'état-major de Dombrowski ont été arrêtés.

A cinq heures, en rentrant, nous rencontrons devant la gare de Passy un régiment de cuirassiers conduisant à Versailles cinq cents prisonniers faits ce matin dans les environs de l'École-militaire. Ce convoi est très mêlé : on y voit des hommes vêtus en lignards, des femmes déguisées, des pompiers... mon Dieu ! que de pompiers !

Nous nous approchons du cortège, et nous apprenons l'arrestation du sieur Billioray, bien connu des gens qui logent sur les cours et redouté de ceux qui n'aiment pas la violence.

On nous affirme qu'il a été passé par les armes.

### MINUIT

Le ministère de la guerre et l'Église Ste-Clotilde ont été pris aux insurgés après un combat assez vif. Il a fallu déloger les insurgés qui s'étaient, comme nous l'avons dit plus haut, installés dans les tours de l'église et dans les combles du ministère pour tirer sur nos soldats. Cette position, qui était une des plus importantes de l'insurrection, nous livre tout le faubourg St-Germain.

On est unanime pour louer l'habile direction de nos généraux, et notamment celle du général Clinchant, qui a très-bien conduit son mouvement sur Montmartre.

### LOTÉRIE PATRIOTIQUE autorisée pour toute la France POUR LES VICTIMES DE LA GUERRE. — LES VEUVES — ORPHELINS

LE BILLET 25 CENTIMES  
Gros lot 60,000 fr. (55,000 fr. espèces)  
Nombreux lots : 5,000 fr., 3,000 fr., 2,000 fr., etc.  
Clôture, 30 juin ; suivie du TIRAGE  
Billets chez tous libraires, débiteurs de tabac et toutes les personnes favorisant ce but patriotique.  
Et, pour recevoir, par la poste, dans toute la France, quarante numéros, adresser mandat-poste DIX FRANCS, au directeur du BUREAU D'EXACTITUDE, 68, rue Rivoli, Paris.

### A VERSAILLES

Versailles  
MM. Jules Favre de retour à Versailles à Paris ce soir hier.

BOULEVARD DE LA VILLE  
1878  
1893

017-00  
00000 05  
0000 01 01  
0000 200

hircel, marquis de Mornay, de Carayon-Lafour, duc de Crussol, général Martin des Pallières, colonel de Chadois, amiral Saisset, général Frebault, Fresneau, Acloque, marquis d'Andelarre, Passy, Vast-Vimeux, Audren de Kerdel, Flye Sainte-Marie, Varroy, Chasseloup-Laubat, général Chanzy, Sarrette, baron de Barante, Bethmont, de Balleroy, général Trochu, Brun (Var), d'Harcourt, Chaper, lieutenant-colonel comte Octave de Bastard, Buisson, colonel Charaton, amiral de Montagnac, de Mérode.

La commission chargée de l'examen de deux propositions relatives à la reconstruction de l'hôtel de M. Thiers est composée de :

M. de la Sicotière, Cornélis de Witt, Rameau, Wallon, Taillefer, d'Auxais, Anisson-Duperron, de Ressaiguier, comte Jaubert, baron de Lespéru, Soye, de Tillaucourt, Tribert, comte de Treveneuc, Charreyron.

LES PRISONNIERS

Versailles, 23 mai 1871.

À quatre heures, une colonne considérable d'insurgés, provenant de Batignolles, débouchait sur la place d'Armes, sous l'escorte d'un demi-escadron de lanciers.

A part quelques individus jeunes et énergiques, qui semblaient braver le public, tous paraissent accablés de fatigue et de honte; aussi les fit-on asseoir sur la place, à la grande satisfaction du public, qui put ainsi les contempler à l'aise.

Un espèce de colloque s'établit entre les prisonniers et les spectateurs.

Ceux-ci de protester de leur innocence; ils avaient été entraînés, etc., etc. Malheureusement des sergents de ville de Montmartre reconnaissent successivement des repris de justice, des communiens enragés, qui avaient cherché à les assassiner.

Un quidam s'étant permis de dire que ces gens-là méritaient de la pitié, un gendarme lui répondit :

— De la pitié! pour ces gens qui nous traquaient comme des bêtes sauvages, qui faisaient la chasse à nos femmes, qui nous ont volé nos économies, — qui ont fusillé ceux de nos camarades tombés entre leurs mains! — Si des prisonniers versaillais se trouvaient en leur pouvoir dans les mêmes conditions que la canaille qui est ici, il n'en resterait pas un morceau dans dix minutes.

Je laisse à penser si le gendarme a été applaudi et si le monsieur a opéré sa retraite en bon ordre.

Cependant, nos pauvres petits, ligards, voyant ces misérables demander à boire, leur passaient en cachette leur gourde pleine de vin! — On aura beau faire, on ne les changera pas; terribles comme des lions pendant le combat, doux comme des agneaux après la victoire.

Constans qu'à mesure que la situation s'améliore et que la fin de la fin approche, l'attitude de la population devient plus calme.

Une phrase la résume : — Enfin! nous allons revoir Paris!!!

NOUVELLES DE LYON

M. Ducarre et de Laprade, députés du Rhône sont actuellement à Lyon, en congé.

Une réunion privée de quelques membres du conseil municipal, tenue hier soir, au domicile de M. de Saint-Charles, conseiller de la ville, a développé un projet pour organiser les secours à donner aux marchands et employés de la ville, sans être obligés de solliciter l'aide des autorités.

On assure que le conseil municipal s'occupe d'organiser les secours à donner aux marchands et employés de la ville, sans être obligés de solliciter l'aide des autorités.

Le deuxième corps du général de Cissey, arrivé dans la journée de mardi, a été réparti dans les forts de la ville.

Le combat qui a eu lieu le 23 mai, a été assez vif et a duré toute la nuit.

La commission chargée de l'examen de deux propositions relatives à la reconstruction de l'hôtel de M. Thiers est composée de :

délai de deux mois, à partir du 18 avril 1871.

En conséquence, tous les fournisseurs sont invités à transmettre sans retard à la préfecture du Rhône une copie des contrats passés, soit au nom de l'Etat, soit au nom du département, pour les besoins de la défense nationale, et à y joindre un double des factures et autres documents relatifs à ces marchés.

Enfin, ils sont avertis que le délai fixé par la loi est un délai de rigueur et que, faute par eux de s'être mis en mesure, ils se trouveront virtuellement forclos, passé le 17 juin 1871.

Lyon, 22 mai 1871.

Edmond VALENTIN.

Une étrange affaire, comme peuvent en produire les temps que nous traversons, était déférée hier au tribunal correctionnel.

M. Mullet qui fut le seul des commissaires de police qui ne subit, le 4 septembre, que 24 heures de prison, la garde nationale de son quartier ayant formellement déclaré le jour même, à qui de droit, qu'elle interviendrait si on ne le relâchait pas, fut replacé provisoirement à Oullins, le 26 mars dernier. Sur-le-champ, une manifestation de 200 gardes nationaux ou habitants s'organisa pour le contraindre à résigner ses fonctions. On ne voulait pas de lui, et cela par nécessité d'économie, disait-on.

M. Mullet feignit de ne pas comprendre le sens de cette provocation, tout en le déniant à l'autorité supérieure.

Mais le lendemain, la manifestation s'accrut par écrit: quatorze citoyens sommèrent ce magistrat d'avoir à quitter Oullins, lui notifiant que, s'il n'obéissait pas, la manifestation ne serait pas aussi pacifique.

Deux des signataires, Golot et Mestre, l'un capitaine et l'autre lieutenant de la garde nationale à Oullins l'un rédacteur, l'autre porteur de la manifestation au commissaire de police Mallat, ont été condamnés pour les faits ci-dessus énoncés (menaces sous condition), à 400 fr. d'amende.

Le tribunal a tenu compte aux prévenus, sur les réquisitions de M. Andrieux, procureur de la République, de la situation des temps.

A la même audience, du 25 mai, venaient plusieurs affaires du Progrès.

Sur la demande du gérant, M. Etienne Mollière, le tribunal a renvoyé les débats à mardi, 30 mai. M. Andrieux, procureur de la République, doit porter la parole en personne.

Me Caillaud est chargé de la défense. — Il était parti pour aller plaider à Grenoble.

M. Etienne Mollière, interrogé par le président, a déclaré accepter la responsabilité des articles incriminés.

Un public très-nombré était venu pour assister au jugement de ces procès de presse. Il s'est retiré fort désappointé.

A raison de l'indisposition persistante qu'éprouve Me Fochier, avocat de la République, l'affaire de M. Ruffin, ancien maire de la Croix-Rouge, contre M. Ponet, rédacteur de la Comédie Politiqne, a été de nouveau renvoyée à mercredi, 31 mai.

M. le maire de Lyon prie les personnes dépositaires de toute somme d'argent provenant de quêtes ou de souscriptions pour les familles des pompiers qui ont péri dans l'incendie de la maison Riboud, place Morand, de vouloir bien se réunir à la mairie des Brotteaux, le vendredi 26 courant, à trois heures précises.

Cette réunion a pour but de constituer une commission d'initiative privée, à l'effet de répartir les fonds recueillis et aviser aux moyens de venir en aide aux veuves et aux orphelins des citoyens Lesage, Prétial et autres, qui sont morts en accomplissant un acte de dévouement.

Nous lisons dans le Salut Public:

Le major de cavalerie de l'armée communarde, arrêté avant-hier à Lyon, est un ancien officier de l'armée. Il servait comme sous-lieutenant au 8e lanciers.

Il avait quitté Lyon pour aller à Paris il y a deux mois, criblé de dettes et empruntant 400 francs à un garçon d'hôtel.

Quant on l'a arrêté, il était nanti d'une somme de 6,000 francs, — ce qui restait apparemment de la grenouille qu'il avait levée aux dépens de la Commune. — Il s'était fait accompagner à Lyon d'une des perles du boulevard Montmartre et d'un groom engagé par lui chez le restaurant Péters.

La capture de cet individu est importante à un certain point de vue.

L'état-major de la Commune avait fait main-basse sur la riche argenterie des mes-

de l'ex-garde impériale, à l'Ecole-Militaire, et se l'était partagée. Les papiers saisis sur le citoyen major permettront peut-être de retrouver une grande partie de ces objets de prix.

Ce sont des femmes de devantures de cafés des boulevards, maîtresses des susdits officiers de la Commune, bien connues aujourd'hui, qui en sont les recéleuses.

Un incendie s'est déclaré, mercredi soir, à quatre heures, dans les magasins de M. Rousset, marchand de chiffons en gros, rue de Béarn, 19.

Grâce à la promptitude des secours organisés par les pompiers et la population du quartier, à six heures, le feu était éteint. On a eu à déplorer que la perte d'un certain nombre de planches.

La nuit dernière, les revêlers de la rue Gorge-de-Loup et du quai Pierre-Seize, à Vaise, ont été brisés.

D'autre part, chaque nuit, des bandes d'enfants dévalisent les kiosques des marchands de journaux dans les différents quartiers de la ville.

Il est grand temps que les services de la police de nuit soient enfin réorganisés.

Mercredi soir, vers cinq heures, le quartier des Brotteaux a été mis en émoi par une tentative d'assassinat, heureusement non suivie d'exécution.

La femme Rosier, concierge de la maison n° 23, rue de Sèze, ayant prévenu le poste de police municipale de la sixième brigade, que des cris de mort partaient de la maison voisine de la sienne, portant le n° 27, trois gardes suivirent cette femme à l'adresse indiquée et se mirent en devoir de monter chez un sieur Fouilleron, du logement duquel partaient les cris entendus; mais cet homme parvint d'abord à échapper aux agents, et ce fut seulement dans la rue Cuvier qu'ils purent s'emparer de lui et lui arracher un pistolet chargé qu'il tenait encore et avec lequel il les menaçait de mort.

Conduit chez M. Kastner, commissaire judiciaire du quartier, il a été constaté que Fouilleron avait voulu tuer sa femme, parce que celle-ci se refusait à lui donner de l'argent et que la concierge de la maison étant intervenue, il l'avait également menacée de faire feu sur elle.

Cet individu, dont la réputation est notoirement mauvaise dans le quartier, a été conduit, non sans peine, à la prison de la rue Luzerne, par la garde municipale, assistée d'un piquet de gardes nationaux.

La ville de Lyon est exploitée par un audacieux filou. Voici de quelle façon il procède :

Il s'informe, près du concierge, s'il n'y a pas dans la maison une personne originaire du Midi; si cela se rencontre, le concierge, sans défiance, ne manque pas de donner le nom de la personne en question et de fournir sur elle quelques renseignements.

Muni de ces renseignements, notre homme va frapper à la porte du locataire; il se présente à lui comme un de ses compatriotes et vient, à ce titre, lui demander un léger service.

Il est, dit-il, boucher de la ville de X..., et a fait à Lyon une acquisition de bestiaux; mais il lui manque une petite somme, et il espère qu'on ne le laissera pas dans l'embarras. La somme sera, du reste, restituée dans le délai de deux jours au plus tard.

Toute cette petite fable est débitée avec une apparence de bonhomie et de franchise, et le plus souvent, la personne à laquelle ce voleur s'adresse se laisse aller à donner, à celui qu'elle croit son compatriote, la somme réclamée de son obligeance et qui n'est jamais très-élevée.

Bon nombre de personnes ont déjà été victimes de cet audacieux filou. Nous avons signalé son truc à nos lecteurs. A eux de se tenir en garde. (Salut Public.)

L'enfant Pierre Marius Cottaz, âgé de 12 ans, a disparu du domicile de ses parents, rue St-Paul, n° 4, depuis lundi matin.

Voici les renseignements donnés par ses parents, blond, nez un peu retroussé, taches de rousseur sur le visage; vêtu d'une blouse bleue avec le bord du collet frisé de même couleur, d'un pantalon marron rayé de rouge, casquette marron mouchetée de blanc, chaussé de bottines; linge non marqué, sans bas ni chaussettes; pas de cravate; petit gilet noir.

Un trousseau composé de trois clefs, dont une très-petite, a été trouvé dans la soiré

du 23 courant, sur le pont de la Guillotière. Réclamer ces clefs à M. Cotteret, bureau de la police municipale à l'Hôtel-de-Ville.

NOUVELLES GÉNÉRALES

On écrit de Strasbourg :

Indépendamment de Marsal, les forts de la Petite-Pierre et de Lichtenberg, situés dans les territoires nouvellement conquis, vont être rasés. Quant à Phalsbourg, Bitche, Neuf-Brisach et Schelestadt, il n'y a encore rien d'arrêté. Ces deux dernières forteresses, dont les fortifications seraient augmentées, feraient partie d'un système de défense dont le point central serait Strasbourg, relié à Kehl et défendu par une série de forts détachés.

On écrit de Toulon :

Tout ce qu'il y avait d'hommes, de chevaux, de mulets et de canons disponibles pour l'armée d'Afrique, sont partis à bord du vaisseau l'Intrepide; aujourd'hui l'Entreprenante est entrée en charge pour transporter un second convoi de vivres à l'escadre, ainsi que des rechanges dont elle a le plus grand besoin. Ce navire prendra en même temps deux bataillons attendus à chaque instant par les voies ferrées.

Le transport à vapeur l'Eure, parti ces jours derniers de notre port, restera en Algérie jusqu'à nouvel ordre, en remplacement du Jura, qui reste à Toulon pour se réparer.

L'avis de vapeur l'Actif, capitaine Escudier, parti du Pirée depuis le 11 mai, est attendu à 1 heure après minuit, une dépêche électrique du cap Corse ayant annoncé que ce navire avait quitté Bastia, à 8 heures du matin, faisant route directe sur Toulon.

L'Actif a été rappelé de la station du Levant, pour faire partie de la division navale chargée de la surveillance de notre littoral.

Cette division sera composée des avisos à vapeur le Daim, l'Actif et le Facori.

Au moment où l'Actif appareillait du Pirée, les navires de guerre anglais et grecs ont emporté leurs équipages sur les vergues afin de rendre honneur au pavillon français.

Cette manifestation sympathique a été excessivement remarquée et a produit un très-bon effet.

Au reste, depuis nos épouvantables dévastations, nos nationaux sont entourés des égards les plus délicats, surtout de la part des nations auxquelles nous n'avions jamais rendu le moindre service.

Les dernières nouvelles de l'Algérie sont tout à la fois bonnes et mauvaises; la ville de Dellys est dégagée, et l'armée pénètre lentement dans le centre de la grande Kabylie, en obtenant chaque jour des succès; mais il s'agit de se dépêcher afin de débarrasser le fort Napoléon, dont la garnison est exposée à manquer de vivres, et qui est déjà réduite à manger les chevaux de son artillerie.

AVIS. — On désire acquérir un petit matériel d'imprimerie. — S'adresser aux initiales S.J.O. bureau restant, Ancey.

CHOCOLAT GENOUD 50, Rue de Lyon, 50 LYON

LA REPUBLIQUE SYMPHONIE EXÉCUTÉE PAR DES ORLÉANISTES, DES LÉGITIMISTES, DES CLÉRICAUX, DES LIBRES-PENSEURS ET MÊME PAR DES RÉPUBLICAINS. Chef d'orchestre, M. THIERS Souffleur, le duc d'AUMALE Deuxième Editeur Brochure in-octavo. Prix : 50 centimes. Maisons : prix franco par la poste. Lyon, EVRAND, libraire-éditeur, rue de Lyon, 32.

LE CODE ANNOTÉ DE LA GARDE NATIONALE Par M. A. JOLY, avocat à la Cour de Lyon. Contenant une notice historique, la législation et la jurisprudence de la Garde nationale. Prix : 1 f. — PAR LA POSTE, 1 f. 20. En vente à Lyon, chez M. EVRAND, libraire-éditeur, 32, rue de Lyon, et les principales librairies. Pour tous les articles non signés : EVRAND, Lyon, imp. P. Mougins-Rusand, rue St-Jean, 3.